



Traduit par Didier Rambaud

**Résumé :** L'auteur pose la question du statut de certains personnages de fiction de Camus comme Meursault : faut-il les voir avant tout comme de la philosophie incarnée ? Le personnage principal de *L'Étranger*, est pour beaucoup énigmatique. La plupart des critiques l'approchent à travers le filtre de la philosophie de Camus, ses liens avec l'existentialisme et son attachement à l'absurde. L'article vise à aborder Meursault aussi en passant par d'autres personnages de Camus, notamment Jean-Baptiste Clamence de *La Chute*. Il insiste sur le fait que Camus n'était pas un révolté seulement dans le domaine philosophique, mais qu'il l'était aussi dans le domaine de l'art. Il montre l'adresse du tour de passe-passe par lequel Camus amène le lecteur à sympathiser avec Meursault. Le livre et les personnages de Camus sont examinés après avoir été replacés dans le contexte historique et intellectuel de la France d'après Deuxième Guerre Mondiale, dans l'atmosphère de polémique entre Sartre et Camus, et les tensions entre le mouvement communiste et ses critiques. Il s'agit enfin de montrer comment l'appréciation d'une œuvre peut évoluer avec le temps et dépendre de son contexte.

**Mots-clés :** philosophie, deuxième guerre mondiale, communisme, Sartre, absurde, existentialisme

**Synopsis:** The author questions the status of certain characters like Mersault in Camus's fiction: should they be seen above all as the incarnation of a certain philosophy? The main character of *L'Étranger*, is largely enigmatic? Most of the critics read him through the prism of Camus's philosophy, his links with existentialism and the theory of the absurd. The article aims at reading Mersault bearing in mind other characters like Jean-Baptiste Clamence of *La Chute*. Mersault was a rebel both philosophically and artistically speaking and wins the reader's sympathy. Camus' book and characters are contextualized historically and intellectually where the second world war, the Sartre Camus rift, the communist movement and its adversaries all play a role. The article demonstrates how the appreciation of a work could evolve with time and depend on the context.

**Key words:** philosophy, second world war, communism, Sartre, absurd, existentialism

*[Cet article doit être lu en gardant à l'esprit deux observations ou réserves mineures. Premièrement, ce n'est pas la même chose de lire un livre quand on est un idéaliste de trente ans, et de le lire quarante ans après. Deuxièmement, ce peut être un peu injuste de juger un livre presque soixante-dix ans après sa publication. La page imprimée reste gelée pendant que le*

*monde poursuit sa route et que les idées changent. Si l'auteur avait écrit aujourd'hui, il aurait probablement écrit différemment.]*

La Deuxième Guerre Mondiale et ce qu'elle a produit, chambres à gaz et bombes atomiques, avaient laissé l'humanité en état de choc. En outre l'occupation allemande en France et le rôle du gouvernement de Vichy avait laissé une cicatrice profonde dans la psyché française. Enfin, la montée du fascisme et du stalinisme ont laissé en plein marasme la pensée philosophique telle que l'Occident l'avait connue. Une bonne partie de la philosophie avait été rendue provisoirement hors de propos. Des croyances et des clichés comme "la fin de l'Histoire" et "la fin de l'Idéologie" commencèrent à se répandre. Un marxisme tapageur, un existentialisme soutenu par Sartre et une foi hébétée dans l'incohérence de l'absurde semblaient remplacer Descartes et Emmanuel Kant. Cinquante ans plus tard il semble que ces courants de pensée, tous les trois démasqués, ne soient plus guère que des reliques historiques.

Mais à l'époque des années cinquante, ces dinosaures - je veux dire ces catégories philosophiques - étaient bien vivants, et toutes griffes dehors. Vue d'aujourd'hui, la France, avec ses débats philosophiques brillants, était alors un Jurassic Park de pensée expérimentale. L'existentialisme faisait sensation sur tout le continent. Sartre lui conférait tout son poids, comme il le faisait au marxisme. Réunir les deux peut paraître improbable à un observateur objectif. Mais Sartre se mit à l'ouvrage - et nous avons le marxisme existentiel, défini comme un « marxisme non-léniniste » qui « envisage toutes les relations de la vie quotidienne et pas seulement les relations de production, pour rendre la société intelligible, qui retient de l'existentialisme l'effort pour appréhender les êtres humains au moment de leur création active de leur monde, dans leur subjectivité. »<sup>1</sup>

L'existentialisme est défini, succinctement mais d'une façon qui n'est pas totalement satisfaisante, par Marjorie Grene<sup>2</sup> comme « la philosophie qui pose comme premier principe que l'existence précède l'essence. » Le problème philosophique auquel s'attaquait l'existentialiste était, pour reprendre les termes de Raymond Aron, celui du « dialogue de l'individu avec l'absence de Dieu. » Dans *L'Étranger* et dans *Le Mythe de Sisyphe*, l'acceptation par Camus de la mort de Dieu est évidente, avec son corollaire : douter que la vie humaine ait un sens.

Sartre avait penché à gauche pendant la Guerre, mais les marxistes purs et durs lui étaient très hostiles. Comment un tenant de "l'absurde" pourrait-il s'unir aux masses et être un de leurs leaders ? "Pour ces anti-Sartriens, il y a quelque chose d'obscène à l'absorption dans le moi de l'existentialiste."<sup>3</sup>

Pourtant, Sartre était sans nuances dans son soutien au marxisme. "Un anti-communiste est un chien" écrivait-il dans *Les Temps Modernes*. Ce n'est pas le lieu d'entrer dans la querelle entre Sartre et Camus qui suivit la publication de *L'Homme Révolté* en 1951. On se limitera à dire que Camus et Raymond Aron rompirent tous les deux avec Sartre au sujet de sa position pro-marxiste. Sartre a aussi été accusé de ne pas avoir condamné l'invasion de la Hongrie par l'Union Soviétique en 1956, au contraire de Camus. Mais, alors que Sartre était à fond pour l'indépendance de l'Algérie, Camus ne prit pas le parti des Algériens dans leur révolte anticoloniale et fit sa fameuse déclaration : "Je crois à la justice, mais je défendrai ma mère avant la justice."

Avant d'en venir à Meursault, un mot sur *L'Homme révolté* (1951), qui causa la rupture entre Sartre et Camus. Camus, qui avait été membre du Parti communiste algérien avant la guerre, était passé de l'absurde à la révolte. Il fustige les révolutions, celle de 1789 comme celle de 1917. Il cite Rousseau, l'apôtre du nouvel ordre : "Rien ici-bas ne mérite d'être acheté au prix du sang humain." Selon lui, Rousseau affirme que Dieu été remplacé par la Volonté Générale.<sup>4</sup> L'exécution de Louis XVI est souvent décrite comme un meurtre, parfois comme le meurtre du Roi-prêtre. Sa condamnation "est à la charnière de notre histoire contemporaine." (P. 90) Il dit : "la morale, quand elle est formelle, dévore" et aussi : "Tout révolutionnaire finit en oppresseur ou en hérétique." Nous avons dans son œuvre la croyance en l'absence de Dieu, la croyance en l'absurde et l'absence de sens de l'existence, la condamnation du stalinisme et de la révolution bolchévique. Qu'il ait tenu tête aux marxistes est à porter à son actif. Au passif, nous avons son refus de soutenir la lutte anticoloniale en Algérie.

Mais, pour en venir au sujet, faut-il considérer certains personnages de fiction de Camus comme de la philosophie incarnée ? Ou Camus était-il un créateur d'un trop haut niveau pour qu'on puisse juger ses personnages d'une manière aussi sommaire ? Le personnage principal de *L'Étranger*, Meursault, a été une énigme pour beaucoup et le restera peut-être. La plupart des critiques l'approchent à travers le filtre de la philosophie de Camus, ses liens avec l'existentialisme et son attachement à l'absurde. Il faut aussi aborder Meursault en passant par d'autres personnages de Camus : Patrice Mersault dans *La Mort Heureuse* et Jean-Baptiste Clamence dans *La Chute*. Naturellement, une autre méthode (que je ne vais pas adopter) serait d'aborder l'étranger à travers la biographie de Camus, avec laquelle des critiques ont démontré des similitudes.

Clamence commence comme avocat, puis devient juge et enfin juge-repent. Les avocats croient en la logique (pour autant qu'elle sert leurs clients !), ils croient en l'argumentation rationnelle et la loi codifiée, le bien et le mal, l'évidence empirique - tout ce à quoi ne croit pas la philosophie de l'absurde. Le principal, ou plutôt le seul, protagoniste de *La Chute* ne pouvait donc être qu'un avocat. On aurait pu le deviner. Le livre est un monologue de cet homme plutôt minable, qui s'est transplanté à Amsterdam et recherche des gens devant qui déclamer ses confessions et sa philosophie. Il habite là dans le quartier juif "nettoyé" par les hitlériens. Il asservit émotionnellement les gens à coup de fausse modestie. La modestie lui a servi à briller, l'humilité à triompher, et la vertu à opprimer. L'univers de Clamence est sans Dieu mais pas amoral, en ce sens qu'il sait où il a péché. Tout son récit concerne le doute de soi, l'expiation par la confession, et l'exploration rétrospective d'une vie amorale. C'est aussi une désintoxication du moi. Son enfer est un enfer de banalité, de duplicité. Il me rappellerait presque l'enfer zoroastrien.

Clamence est presque misanthrope. "Il m'a toujours semblé que nos concitoyens avaient deux obsessions : les idées et la fornication." (Au besoin, on pourrait en dire autant de Camus.) Il raconte des histoires horribles—un officier nazi demandant à une mère de choisir celui de ses deux fils qui serait fusillé. Ou l'histoire du pacifiste qui invite tout le monde à entrer dans sa maison ; les miliciens entrent et l'étripent.

Clamence est spécialisé dans les bonnes causes—veuves et orphelins. A peine a-t-il "reniflé la plus légère odeur de victime" qu'il entre en action. Il se moque de l'amitié. Les hommes ont deux visages, "ils ne peuvent pas aimer sans s'aimer eux-mêmes." (P.22)<sup>5</sup>.

Il aime toutes les îles, il les trouve plus faciles à dominer. Après avoir aidé un aveugle à traverser la rue, il lève son chapeau—pour saluer le public! Il brutalise une femme (qui s'était plainte de son insuffisance) jusqu'à ce que, paradoxalement, il s'attache à elle. Un de ses chevaux de bataille est de s'attaquer à l'innocence. Réciproquement, la conclusion a de quoi intriguer : nous sommes tous coupables. L'homme du vingtième siècle est à la fois la victime et le coupable de Buchenwald, du Goulag et d'Hiroshima. (P 50-51).<sup>6</sup> Et l'indifférence morale que nous voyons en Meursault est tout aussi présente chez Clamence, qui dit : "Nous n'avons ni l'énergie du mal ni celle du bien." (Pp 52). Pour prolonger le parallèle, nous avons la réflexion de Clamence: "Je n'ai jamais pu croire profondément que les affaires humaines fussent choses sérieuses." Il y a de cette nonchalance chez Meursault également.

Vient ensuite la question des noms, car Jean-Baptiste Clamence prend la place d'un Saint Jean Baptiste de notre temps. C'est un peu dur à avaler. Le nom lui a été attribué délibérément. Certains critiques, comme Rosemary Jones<sup>7</sup>, se forcent à tirer de vagues parallèles entre la carrière de l'avocat et celle du prophète. Le messie vivait dans le désert, "vêtu de poil de chameau et il baptisait dans l'eau." Notre avocat de héros a un manteau en poil de chameau et vit à Amsterdam, encerclé par l'eau des canaux. Que vous faut-il de plus ? On a beaucoup glosé sur la perte de l'innocence. Avec *L'Etranger* comme avec *La Chute*, les gens en sont à chercher dans le marc de café et, aux yeux des cyniques, les louanges accordées aux deux livres semblent, pour partie, n'être qu'un exercice de casuistique intellectuelle.

Le livre ne devient un classique moderne mineur qu'à partir du moment où nous le voyons comme une métaphore de la situation de l'homme moderne. Le destin de Clamence, le désir d'innocence et le poids de la culpabilité, est bien le destin d'un homme moderne sensible. Il faut lire le livre comme une métaphore, comme une parabole. Mais surtout, il faut le lire comme une satire et un commentaire oblique de Sartre et des *Temps Modernes*.<sup>8</sup>

Le Patrice Mersault de *La Mort Heureuse* appelle aussi notre attention, parce que ce roman a été supplanté par *L'Etranger*, exactement comme Meursault a supplanté Mersault. Ici, les grands thèmes sont l'amour, l'innocence, le bonheur, la culpabilité et la minimisation de la culpabilité du meurtre. Bien sûr, le narcissisme, la solitude (ses soi-disant joies et terreurs), l'amour de la mer et le plaisir physique de nager, l'amour d'Alger sont aussi des caractéristiques communes aux deux romans. On peut affirmer que rien ne tient tout seul. Le bonheur, la solitude, l'innocence, le meurtre, se brouillent tous dans un mélange instable.

*La Mort Heureuse*, qu'on considère maintenant comme un dossier préparatoire pour *L'Etranger*, était décousu et restait bien loin du roman qu'allait devenir *L'Etranger*. L'histoire commence par un meurtre, bien qu'on puisse l'appeler un homicide consensuel, parce que Zagreus, l'amputé qui en est la victime, veut être tué, et Patrice Mersault lui rend ce service. La victime dit : "Je ne me débarrasse que de la moitié d'un homme. Ça ne doit pas poser de problème..." Mersault touche même de l'argent de sa future victime. ("Moins de vingt paquets de cent...") Cet argent lui permet de voyager en Europe (Prague, Gênes... etc.) avant de retourner en Algérie.

Les similitudes entre les deux romans sont nombreuses: les deux protagonistes sont, à un moment ou à un autre, “empoisonnés par la solitude et l’aliénation”. Ils perdent tous deux leur mère. Celle de Mersault est belle mais elle meurt à cinquante-six ans. Ici non plus, il n’y a pas surabondance de chagrin. “Et quand Mersault pensait tristement à la femme morte, il s’apitoyait en réalité sur lui-même.” La compagne de Mersault, Marthe, est belle ; celle de Meursault s’appelle Marie (On peut voir comment il a gelé son projet initial et est passé au second à travers le premier).<sup>9</sup> L’un et l’autre, à l’occasion, laissent le lecteur pantois, comme dans le passage suivant (Pp 59) : “Il (Patrice) était submergé d’un terrible plaisir à l’idée d’autant de désolation et de solitude.” Les deux, à un moment ou un autre, sont obsédés par les femmes. Par exemple, pendant son séjour à Gênes, Patrice Mersault regardait les femmes dans les rues “et les suivait, l’ardent animal lové dans ses reins s’agitait avec une joie furieuse.”<sup>10</sup> Camus avait lui-même du succès auprès des femmes.

En ce qui concerne l’amour, ce n’est pas tout. Ce qui stupéfie Mersault dans la relation sexuelle, c’est “la terrible intimité acceptée par la femme et le fait qu’elle puisse recevoir une partie du corps d’un étranger à l’intérieur de son propre corps. Il reconnaissait dans cette ivresse et cet abandon, dans cette capitulation, le pouvoir exaltant et sordide de l’amour.”<sup>11</sup> Parfois nous avons comme un reflet de Meursault et Marie. Ce passage pourrait être tiré de *L’Etranger*:

“Est-ce que tu m’aimes ?” demanda soudain Marthe.  
Mersault éclata de rire. “Voilà une question sérieuse.”  
“Réponds-moi!”

“Les gens ne s’aiment pas à notre âge, Marthe—ils se plaisent, c’est tout. Plus tard, quand tu seras vieille et infirme, tu pourras aimer quelqu’un.” Plus loin, on nous dit que ce qui l’attachait à Marthe “était la vanité, pas l’amour”. (p 81). Une scène décevante se produit, page 117, quand il retourne à Alger et décide de revoir Marthe. Après leur rencontre, elle l’embrasse et monte l’escalier en courant. “Et ce soudain baiser désintéressé avait toute la pureté de celui que lui avait donné la petite prostituée aux tâches de rousseur à Vienne.” Non qu’il y ait quelque chose d’anormal chez les personnages de Camus. Ce pourrait aussi bien être chez Camus que quelque chose ne va pas. Cela étant, le paradoxe est frappant. Dans *Le Mythe de Sisyphe* il dit “Nous ne connaissons qu’un seul devoir, et c’est celui d’aimer.”

La volonté de bonheur est égoïste. “Sucer la vie comme un sucre d’orge, la modeler, l’aiguiser, l’aimer enfin — c’était toute sa passion.” Dans le train, des heures avant Breslau, “son visage s’aplatissait contre la vitre, il calculait la faim qu’il avait de lui-même et de la certitude des splendeurs latentes en lui.” (P. 75) Pour l’auteur de fiction Camus, l’amour semble être l’amour de soi. On ne trouve l’ombre d’un souffle d’amour dans aucun des trois romans. Même le mariage de Patrice se passe de cette façon: il dit à Lucienne “Si tu veux, je peux t’épouser. Mais je ne vois pas l’intérêt.”

“Comme tu préfères”, répond Lucienne. Une semaine après, il l’épousait et se préparait à quitter la ville.” (p. 106) Et quand une des filles, Catherine, lui demande pourquoi il part s’il était heureux, “Il y a le risque d’être aimé, ma petite Catherine, et ça m’empêcherait d’être heureux.” Mais, quand tout est dit et fait, Patrice rencontre enfin le bonheur quand il est au bord de la mer et près de la nature.

Les femmes sont mises sur la touche. Quand elles sont jolies ce sont, normalement, des maîtresses. Les mères sont généralement dans des cercueils. Les mères mortes, pour éviter à un romancier existentialiste de gaspiller du sentiment pour elles. Parfois, on préférerait que le Camus de *L'Homme Révolté* soit plus présent dans ses romans que l'existentialiste Camus.

Aucun des deux meurtriers, Meursault et Patrice Mersault, ne se sent coupable, bien que Patrice ait une poussée de fièvre et s'enfuit à Lyon, pour voyager ensuite jusqu'à Prague. Paradoxalement c'est Clamence qui est rongé par le ver de la culpabilité.

*La Mort Heureuse* fait une tentative inefficace de bonheur. *L'Étranger*, non. Zagreus dit à Meursault "Ne prenez rien au sérieux sauf le bonheur." Plus loin, on nous dit : "Toute sa vie...il avait consacré ses efforts à la recherche du bonheur, qu'au fond de lui-même il croyait impossible." Le plaisir à l'idée de tant de désolation et de solitude a déjà été mentionné. Il dit, page 129, "Si je suis heureux, c'est à cause de ma mauvaise conscience." Paradoxe encore.<sup>12</sup> Le Bonheur arrive à Patrice Mersault au terme d'un voyage à travers le borborygme du désespoir. Une fois qu'il a attrapé la pleurésie qui lui sera fatale, nous avons ce passage: "Conscient mais aliéné, dévoré par la passion mais désintéressé, Mersault réalisa que sa vie et son destin étaient achevés et que désormais tous ses efforts tendraient à le soumettre à ce bonheur et à en affronter la terrible réalité."

Pour en arriver à *L'Étranger*, il y a de nombreuses façons de lire le roman. Je pense à une lecture politique, une lecture raciale et une psychologique et une lecture existentielle. Il y a eu des lectures féministes. Naturellement, les lectures politique et raciale se mélangent. L'Arabe n'a pas de nom. Sa soeur non plus, qui est battue et violemment maltraitée par le souteneur Raymond Sintès. Camus ne donne même pas une excuse à Meursault. Il aurait facilement pu montrer l'Arabe plus agressif, mais tout ce qu'il fait est de saisir un couteau. Visiblement, Camus n'est pas du côté de l'Arabe. Il n'y a pas d'effort évident pour politiser le meurtre. Son indifférence envers l'Arabe est à la limite du dédaigneux. En fait, les Arabes, la victime et sa sœur, sont des "outsiders camusiens".<sup>13</sup> (En prison, il faut reconnaître que les Arabes traitent Meursault plutôt gentiment). Le lecteur moderne peut trouver ironique que ce soit Meursault l'étranger alors que ce pourrait aussi bien être l'Arabe. Il est aussi surprenant qu'il n'y ait pas eu de grande réaction d'hostilité au roman au Moyen Orient. S'il était écrit aujourd'hui, il y serait peut-être interdit, qui sait ?

La lecture psychologique est intéressante. On a appelé l'attention sur le 'vocabulaire infantile', "Aujourd'hui, maman est morte" s'intercale dans le langage patriarcal du télégramme.<sup>14</sup> Une critique, Vicki Mistacco, parle du stade préœdipien, dans lequel la figure primaire est la mère et non le père. Son refus de voir le corps est analysé comme la répression sociale du maternel. "C'est le véritable crime pour lequel il est puni par le système judiciaire, la manifestation la plus ostentatoire de la Loi du Père dans le roman."<sup>15</sup> Même le bain avec Marie, un jour après l'enterrement, est interprété comme "un effort pour retourner au sein maternel (la mer maternelle avec son liquide amniotique)."

Pourquoi Meursault est-il un étranger ? A quoi est-il étranger ? Au monde 'absurde' des tribunaux, des juges et du code pénal, qui réclame la mort pour un meurtre, à un système

qui n'est pas assez souple pour s'adapter aux désirs d'un individu, à ses inclinations, à ses caprices ou à une pulsion homicide passagère ? Ou est-il étranger aux mensonges et à l'hypocrisie, ce qu'il est certainement.

Il ne faut pas accuser Meursault d'être une épave, ni d'apathie ni, au besoin, d'amoralité. Chaque fois qu'il a un choix moral à faire, Meursault fait le mauvais, à peut-être une exception près. Pourquoi s'acoquine-t-il avec le souteneur Raymond, même quand il voit que Marie est horrifiée ? Pourquoi écrit-il la lettre pour le compte de Raymond ? Pourquoi tire-t-il et pourquoi cinq balles ? Et il n'éprouve pas de remords ? Et là, Camus dérouté le lecteur. Il n'avait pas pleuré à l'enterrement de sa mère, c'est de là que vient le préjugé de la Loi contre lui. En grand artiste qu'il était, Camus a fait du meurtrier la victime. (C'est un monde absurde, non ? On ne peut même plus tuer un type et aller à la plage se baigner et continuer à baiser sa petite amie ? Pouah ! Et tout ça parce qu'on n'a pas pleuré à l'enterrement de sa maman !)

Pourquoi Camus fait-il de Meursault un personnage antipathique ? Quand Raymond le souteneur lui raconte son histoire sordide, lui parle de battre sa maîtresse arabe et de son idée de la dénoncer à la police comme prostituée, et de la suggestion de ses amis de la marquer au fer (la marquer à la fleur de lis peut-être ?) et lui demande son avis, "j'ai répondu que je n'en pensais rien mais que c'était intéressant." Le souteneur parle de l'exciter au lit et alors, de lui cracher à la figure et de la mettre dehors, "j'ai trouvé qu'en effet, de cette façon elle serait punie". Il accepte même de témoigner pour lui. Quand Raymond bat sa maîtresse, il n'appelle pas le policier. Sa seule défense pourrait être qu'il avait bu toute une bouteille de vin ce soir là. En fait, on ne sait pas ce qui fait germer une idée dans l'esprit d'un auteur. D'après Emmanuel Roblès, c'est un ami qui avait raconté à Camus un fait-divers dans lequel un Arabe avait été assassiné gratuitement.

La véritable défense vient de *L'Homme Révolté* : "Mais cette réflexion, pour le moment, ne nous fournit qu'une seule notion, celle de l'absurde. À son tour, celle-ci ne nous apporte rien qu'une contradiction en ce qui concerne le meurtre. Le sentiment de l'absurde, quand on prétend d'abord en tirer une règle d'action, rend le meurtre au moins indifférent et, par conséquent, possible. Si l'on ne croit à rien, si rien n'a de sens et si nous ne pouvons affirmer aucune valeur, tout est possible et rien n'a d'importance. Point de pour ni de contre, l'assassin n'a ni tort ni raison. On peut tisonner les crématoires comme on peut aussi se dévouer à soigner les lépreux." <sup>16</sup>

Le livre a visiblement été taillé à la mesure d'une philosophie. Camus entreprend de décrire un meurtre qui n'a pas de sens, puis un procès qui n'en a pas plus, et de montrer la loi avec tout le mépris que, peut-être, il croyait qu'elle méritait. Comme un bon existentialiste, Meursault ne croit pas en Dieu et le dit, ne veut pas regarder le corps de sa mère, ne respecte pas les conventions. Aujourd'hui, une partie du halo du livre s'est ternie pour moi. *L'Étranger* est pris dans le jeu du temps, piégé dans un concept périmé.

Pourtant, il ne faudrait pas oublier qu'il n'y avait pas qu'en philosophie que Camus était un révolté mais qu'il l'était aussi dans le domaine de l'art.

Mais, au bout du compte, on ne peut qu'admirer l'adresse du tour de passe-passe par lequel Camus amène le lecteur à sympathiser avec Meursault. La construction qui conduit aux coups de feu rappelle Le 'Renégat', "le soleil se fragmentant en étincelles

”, le couteau dans la main de l’Arabe “au travers du soleil”, les “cymbales du soleil claquant sur mon crâne”, les “embruns ardents de la mer” arrivent presque à faire croire au lecteur que c’est le soleil et la mer qui sont les méchants et pas Meursault. Bien joué Albert!

Keki N. Daruwalla  
9 Mars 2010

## Notes

<sup>1</sup> *Existential Marxism in Post-War France*, Mark Poster, Princeton University Press, 1975, p. IX de la Préface.

<sup>2</sup> *Introduction to Existentialism*, Marjorie Grene, University of Chicago Press, première publication sous le titre *Dreadful Freedom*.

<sup>3</sup> Mark Poster in *Existential Marxism in Postwar France*.

<sup>4</sup> *The Rebel*, traduction d’Anthony Bower, Penguin Books; p. 84-85.

<sup>5</sup> *Ibid*, p. 22.

<sup>6</sup> *Ibid*, p. 50-51.

<sup>7</sup> *L’Etranger and La Chute*; Rosemary Jones, publ. Grant and Cutler Ltd.

<sup>8</sup> *Ibid*, p 86. La plupart des critiques reprennent cette idée. Pour Rosemary Jones, “ La prétention de Clarence à juger de haut, ses condamnations formelles et définitives, sans appel, son refus d’admettre d’autres preuves que celles qui justifient son point de vue, sa façon de ne pas voir la paille dans son œil et de dénoncer la poutre dans celui de l’autre, tout cela peut être perçu, dans ce contexte, comme une description satirique de l’attitude du groupe des *Temps Modernes*, telle que la voyait Camus.”

<sup>9</sup> *A Happy Death*, Vintage International, Pp 79.

<sup>10</sup> *Ibid*, Pp 80

<sup>11</sup> *Ibid* Pp 30.

<sup>12</sup> Si j’ai signalé toutes ces positions paradoxales, c’est parce que le paradoxe avait la faveur de Kierkegaard, le père de l’existentialisme, qui disait : “Le paradoxe est la passion de la pensée; et le penseur qui est sans paradoxe est comme un amant sans passion : un homme insignifiant. Mais le plus haut degré de toute passion est toujours de vouloir sa propre destruction, de même, c’est la passion la plus élevée de l’entendement que de vouloir une pierre d’achoppement, même si cette pierre d’achoppement peut, d’une manière ou d’une autre s’avérer être sa destruction.”

<sup>13</sup> “Humanism and the ‘White Man’s Burden’: Camus, Daru, Meursault and the Arabs” by Michel Grimaud, in Adele King : *Camus’ L’Etranger Fifty Years On*, Macmilan, Pp 170.

<sup>14</sup> Le télégramme de l’asile dit : ‘Mère décédée. Enterrement demain. Sentiments distingués.’

<sup>15</sup> *Mama’s Boy: Reading Woman in L’Etranger*, in *Camus’s L’Etranger: Fifty Years On*, edited by Adele King, St. Martin’s Press, 1992, pp. 152-69.

<sup>16</sup> *The Rebel*, translated by Anthony Bower, Penguin Books, de l’introduction de l’auteur, p.13.